

*Forecasting the Price Level, Income Distribution and Economic Growth*, par SYDNEY WEINTRAUB. Un vol., 5½ po. x 8½, 125 pages — CHILTON COMPANY, publishers, Philadelphia, Pa., 1959

Gérald Marion

Volume 36, numéro 4, janvier-mars 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1001582ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1001582ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marion, G. (1961). Compte rendu de [*Forecasting the Price Level, Income Distribution and Economic Growth*, par SYDNEY WEINTRAUB. Un vol., 5½ po. x 8½, 125 pages — CHILTON COMPANY, publishers, Philadelphia, Pa., 1959]. *L'Actualité économique*, 36(4), 760–764. <https://doi.org/10.7202/1001582ar>

# Les Livres

**Forecasting the Price Level, Income Distribution and Economic Growth**, par SYDNEY WEINTRAUB. Un vol., 5½ po. x 8½, 125 pages. — CHILTON COMPANY, publishers, Philadelphia, Pa., 1959.

L'effort accompli pour donner à la fois des bases empiriques et un cadre théorique au mot de Hicks selon lequel nous vivons non plus sous le régime de l'étalon-or, mais sous celui de l'étalon-travail a rarement été aussi poussé que dans le présent volume de Sydney Weintraub.

À partir de certains phénomènes observés dans l'étude de la répartition du revenu national, l'auteur construit un modèle de la détermination des prix dont le point central est la part des salaires dans le revenu national. Le professeur Weintraub enregistre une première constatation relative à la stabilité de la part salariale. Depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les salariés encaissent environ 50 p.c. du revenu domestique brut. Cette fraction varie d'ailleurs lorsqu'elle est calculée d'après d'autres concepts du revenu national, ou lorsqu'on ajoute à la masse salariale, une certaine somme destinée à la rémunération du travail des propriétaires indépendants. À partir de cette constante que l'auteur considère comme la loi économique la plus importante, il établit une formule permettant de déterminer le niveau des prix.

Supposons en effet que la part salariale soit 50 p.c. du revenu intérieur brut. En multipliant la masse des salaires par la réciproque de 50 p.c., soit 2, nous obtenons la valeur de la production nationale. De plus, comme la valeur de la fraction du revenu national encaissé par les salariés est connue, puisqu'elle est une constante historique, il devient possible de prédire la valeur de la production nationale lorsque nous connaissons la masse salariale. Nous n'avons qu'à multiplier cette dernière donnée par la réciproque de la part salariale exprimée en pourcentage du revenu national.

## LES LIVRES

Les principales formules qui forment les différentes étapes du processus de la prévision des prix sont donc les suivantes:

$$(1) Z = kwN,$$

où  $Z$  est la valeur de la production, ou un indice des prix ( $P$ ) multiplié par la production nationale physique ( $Q$ );  $Z \equiv PQ$ ;  $k$  est la réciproque de la fraction désignant la part des salaires dans le revenu national;  
 $w$  désigne les taux de salaire, et  $N$  l'emploi;  
 $wN$  représente donc la masse des salaires.

Étant donné que  $Z$  est identique à  $PQ$ , nous pouvons remplacer le premier par le dernier symbole:

$$(2) PQ = kwN$$

$$(3) P = kw \frac{N}{Q}$$

Puisque  $\frac{N}{Q}$  est la réciproque de  $\frac{Q}{N}$  qui désigne la productivité, remplaçons cette dernière expression par le symbole  $A$  qui dorénavant désignera la productivité:

$$(4) P = kw \frac{1}{A} = k \frac{w}{A} \text{ où}$$

$\frac{w}{A}$  représente les coûts salariaux par unité de production. Cette dernière expression pourra dorénavant être représentée par  $r$ : ( $r \equiv \frac{w}{A}$ ). Ainsi

$$(5) P = kr$$

Il apparaît ainsi que le niveau des prix est  $k$  fois le coût unitaire des salaires.

On en déduit que puisque  $k$  est constant, toute augmentation dans le coût unitaire des salaires, ou en d'autres termes toute augmentation du taux salarial qui n'est pas accompagnée d'une augmentation parallèle de la productivité, se traduit par une hausse des prix. Enfin, connaissant les politiques syndicales en matière de salaires d'une part, et les variations de la productivité d'autre part, il est possible, d'après Weintraub, de prédire le niveau des prix. D'une façon générale, les prix augmenteraient de deux cents chaque fois que le prix unitaire du travail augmente de un cent:  $P = 2 \frac{w}{A}$ . Par ailleurs, les prix demeureront stables et nous serons délivrés du spectre de l'inflation aussi longtemps que le coût unitaire du travail sera fixe, c'est-à-dire aussi longtemps que les taux de salaires n'augmenteront pas plus vite que l'indice de la productivité.

Cette loi d'airain aurait, selon Weintraub, toute la rigueur et la simplicité des lois des sciences physiques. Il cite en particulier la loi de la pesanteur de Newton.

De plus, non seulement Weintraub s'attache-t-il à préciser certaines constantes de l'économie, mais il veut les utiliser pour faire de l'économie une science de prévision. Utilisant le modèle de croissance économique mis au point par R.F. Harrod, il en arrive à une formule de prévision des prix qui est le résultat d'une intégration de la précédente formule statique,

$P = \frac{kw}{A}$ , avec la formule de croissance de R.F. Harrod:

$$(6) G \equiv \frac{\Delta Q}{Q} = \frac{s}{C}$$

où  $G$  désigne le taux de croissance de la production ( $\equiv \frac{\Delta Q}{Q}$ );  $s$ , un taux d'épargne et  $C$ , un taux marginal d'intensité capitalistique.

L'intégration des deux formules précitées se fait au moyen de la substitution du terme  $A$  qui désigne la production par homme dans l'équation statique, par un terme équivalent dérivé de la formule de croissance économique de Harrod. Utilisant le  $Q$  qui désigne la production chez Harrod, nous avons:

$$(7) Q = AN$$

où  $N$  désigne le stock de travail en hommes.

D'après (6) nous pouvons maintenant écrire:

$$(8) \frac{\Delta Q}{AN} = \frac{s}{C}$$

$$(9) \frac{1}{A} = \frac{s}{\frac{C\Delta Q}{N}}$$

Substituant dans (4) :  $(P = kw \frac{1}{A})$ , nous avons

$$(10) P = kw \frac{s}{\frac{C\Delta Q}{N}}$$

Le professeur Weintraub affirme que ce dernier truisme est l'équation instrumentale qui nous permet de prévoir les prix dans une économie dynamique. Il suppose que toutes les variables sauf  $w$ , qui désigne les salaires, sont connues. L'auteur nous fournit un exemple réel où il a substitué des valeurs numériques à tous les termes du membre de droite de l'équation, sauf  $w$  qui représente les taux de salaire. Il s'ensuit que le niveau des prix est inversement proportionnel à la production *per capita*,  $\frac{\Delta Q}{N}$ , et que, celle-ci étant constante, les prix dépendent fortement de la variabilité des salaires.

Quelle que soit la valeur de l'équation de croissance économique de Weintraub (qui n'est en somme qu'une simple identité), on peut émettre des doutes sur le rôle magique qu'il lui attribue. Dans ce domaine, les salaires n'ont pas plus d'importance que les autres variables qui dépendent elles-mêmes d'un nombre incalculable de facteurs exogènes.

\* \* \*

La théorie de Weintraub s'appuie sur le postulat selon lequel la part des salaires dans le revenu national est une constante historique. Nous ne contestons pas cette proposition, car il semble bien que la « plus-value » du travail soit relativement

stable en période longue. Mais nous osons douter que cette constatation de longue période soit pertinente dans le cas présent. Nous avons en effet à la mettre en relation avec un autre phénomène qui, cette fois, est de très courte période: la détermination des salaires. Or, précisément, la part salariale varie suivant la conjoncture et n'est plus stable en courte période.

L'auteur donne un indice de la valeur de  $k$  (la réciproque de la part salariale) entre 1929 et 1957 (p. 34); ces données laissent voir une stabilité relative, même en courte période. Par ailleurs, au Canada, nous constatons une certaine instabilité. Ainsi, en 1930, si nous divisons le produit intérieur brut par la masse salariale, nous obtenons 50 p.c.; répétant la même opération pour 1931 nous obtenons 55 p.c. Il y a là un changement de 10 p.c. Le grand commis qui aurait voulu déterminer les prix pour l'année 1931 en partant de la formule magique de Weintraub aurait pour le moins été déçu des résultats obtenus. Il aurait commis une erreur pour le moins égale à la différence qui s'est produite entre son hypothèse de stabilité du coefficient  $k$  et le changement qui s'est effectivement produit.

Cependant il faut dire à la décharge de l'auteur, qu'il a implicitement prévu cette objection, et qu'il s'en tire élégamment en affirmant que toute information supplémentaire concernant les variations possibles de la valeur du coefficient améliorerait la valeur de prévision de sa formule de détermination des prix. L'auteur s'est réservé une porte de sortie au cas où son postulat de base n'aurait pas toute la certitude qu'il lui a donnée au point de départ.

En tout cas, selon l'auteur, les dirigeants de la banque centrale seraient bien avisés de participer aux négociations collectives et de surveiller l'évolution de la part salariale. Pour Weintraub, le théorème de l'échange selon lequel les prix sont déterminés par la vitesse de circulation et la quantité de la monnaie n'a aucune valeur pratique. Si le volume de la monnaie peut être contrôlé, la vitesse de circulation au contraire échappe au contrôle de la banque centrale. Citant l'étude de Richard Selden publiée dans *Studies in the Quantity Theory of Money*, Weintraub démontre qu'entre 1929 et 1951, l'indice de la vitesse de circulation de la monnaie a varié entre 66 et 122. Ce caractère erratique de l'indice de la vitesse de circulation enlèverait toute valeur pratique au théorème de l'échange.

En résumé, Weintraub affirme que la hausse des prix prend son origine dans la hausse du coût unitaire du travail. D'un côté, il minimise complètement l'importance de l'inflation de la demande; de l'autre, il cristallise son argumentation autour de la spirale inflationniste des salaires. Pourtant cette transformation d'une hausse dans le coût d'un facteur de production en une hausse du prix du produit fini ne peut s'effectuer que si l'inflation de la demande rend au moins possible cette dynamique du transfert des coûts du producteur au consommateur (à moins qu'il y ait création de chômage). Tout comme M. Kalecki soutient dans *Theory of Economic Dynamics* que la part salariale est déterminée par le degré de monopole, on peut affirmer, d'un autre côté, que c'est le pouvoir de hausser les prix qui permet aux producteurs de maintenir leurs revenus nets en face d'une hausse du coût unitaire du travail, et par ricochet d'assurer la stabilité de la part salariale en empêchant sa hausse. En d'autres termes, les producteurs ne sont pas des agents

passifs, mais ils peuvent eux-mêmes avoir leur propre influence tant sur le prix des facteurs de production que sur le prix des produits finis.

Cette argumentation nous amène à constater que l'étude de Weintraub laisse de côté une partie du phénomène de la répartition des revenus. En effet, si les salaires représentent 50 p.c. de la valeur ajoutée dans le secteur de la fabrication — pour nous en tenir à cet exemple — il n'en demeure pas moins que les prix dans cette quasi-théorie du coût intégral sont soumis à d'autres influences que celles provenant du coût des salaires, pour au moins 50 p.c. Ainsi le niveau des profits et les frais généraux d'administration influencent-ils les prix de vente d'un produit.

Sans doute ne peut-on refuser à Weintraub le droit de constater qu'en long terme la valeur de la production représente généralement deux fois celle des salaires. Mais on peut s'objecter à l'idée d'établir une politique salariale à partir de cette constatation. En effet, on ne peut dénier aux travailleurs le droit de tenter d'introduire des changements dans la répartition des revenus, c'est-à-dire d'obtenir des augmentations de salaires par le moyen de la diminution des profits. Dire que cela est impossible, que les producteurs vont plutôt augmenter leurs prix, que c'est le consommateur qui, en définitive, va payer la note, aboutit à reconnaître chez les producteurs l'existence d'un certain degré de pouvoir monopolistique. Ce fait statistique — existerait-il — ne peut justifier une politique de cristallisation de l'économie de la distribution à son point actuel: ce serait accepter que certaines industries continuent de réaliser des rentes monopolistiques, sans accorder le droit aux travailleurs de tenter de faire dévier ces revenus en leur faveur.

En dépit des remarques précédentes, le livre de Weintraub peut être classé parmi les contributions importantes apportées au développement de la science économique. Le parallélisme qu'il établit entre la science économique et les sciences physiques dénote chez l'auteur un souci constant de donner à la première une valeur instrumentale déjà atteinte par les sciences physiques.

L'utilisation de la théorie de la répartition des revenus et du contenu en travail pour la détermination de la valeur, n'est pas une idée nouvelle; dans la théorie keynésienne elle-même, le concept de coût unitaire de travail est développé. Mais l'analyse exposée demeure originale par sa présentation; et l'idée d'un instrument utilisable pour la détermination des prix, en dépit de la complexité de l'économie industrielle, représente un apport original de Weintraub.

Gérald Marion

**La Banque et l'État**, par PHILIPPE AYMARD. Un vol., 6¼ po. × 9½, broché, 289 pages. — LIBRAIRIE ARMAND COLIN, Paris, 1960.

L'ouvrage de Philippe Aymard présente un double avantage: d'une part, il constitue une mise au point des derniers développements de la politique bancaire française; d'autre part, il veut brosser un tableau de politique bancaire «orientée» en fonction des impératifs de l'économie nationale.

L'analyse du système bancaire français, telle qu'établie par l'auteur, nous semble présenter un intérêt tout particulier pour le Canada, à l'heure où tant de critiques s'élèvent ici à propos de notre système monétaire. Il est entendu qu'on